

Le Cambodge et la représentation géographique occidentale avant 1511

Nasir ABDOL-CARIME

À maître Jacques

1

À la veille de ce que l'historiographie a appelé les « Grandes Découvertes », l'Occident latin a une vision du monde influencée par la redécouverte de la science cartographique grecque, par un empirisme géographique lié aux progrès de la navigation portugaise le long de la côte occidentale de l'Afrique, ainsi que par les témoignages manuscrits tirés des récits de voyageurs européens en Asie du XIII^e au XV^e siècle¹.

Partant, deux types de représentation cartographique se dégagent :

1°) Le premier est profondément marqué par la redécouverte du *Manuel de Géographie* du savant grec de l'antiquité, Claude Ptolémée (ca. 90 – 168). Oublié en Occident depuis le haut Moyen Âge (mais pas dans le monde musulman²), des versions grecques de l'ouvrage sont retrouvées à Constantinople par le moine et savant byzantin Maxime Planude au commencement du XIV^e siècle. Cette *Géographie* de Ptolémée ne contient aucune carte mais indique la méthode à suivre pour l'élaboration de cartes représentant le monde habité connu (l'œkoumène). Ainsi, son texte est accompagné de la position de 8000 points observés visuellement ainsi que de 350 points observés astronomiquement³ ; tous ces points peuvent être placés sur un canevas orienté en latitude et en longitude pour élaborer une carte générale du monde habité et vingt-six cartes régionales. Planude a reproduit un exemplaire de ces cartes dans un manuscrit offert à l'empereur byzantin Andronic II (cf. **Fig. 1**). Un siècle plus tard, l'ouvrage arrive à Rome. Une copie du grec au latin est finalisée par Giacomo d'Angelo della Scarperia sous la surveillance de l'humaniste byzantin Manuel Chrysolaras, et est offerte à la bibliothèque de la papauté. Dès lors, la vision ptoléméenne du monde se diffuse à bas bruit dans l'Occident latin à travers les quelques manuscrits reproduisant des dessins de ses cartes. Elle prend de l'ampleur avec le premier atlas ptoléméen imprimé à Bologne en 1477 sur la base du travail du cartographe allemand Nicolaus Germanus, qui a reproduit les cartes dans un manuscrit de 1467. Plusieurs éditions s'ensuivront, dont celle de Ulm en 1482 (cf. **Fig. 2**).

¹ De Marco Polo à Nicolas de Conti.

² À la « Maison de la sagesse » de Bagdad, la *Géographie* est traduite à plusieurs reprises, cf. Tibbetts, Gerald R., « The Beginnings of a Cartographic Tradition », [in] John Brian Harley & David Woodward (eds.), *Cartography in the Traditional Islamic and South Asian Societies*, Chicago & Londres, The University of Chicago Press, 1992, pp. 98-100.

³ Une masse de données héritée du savoir géographique gréco-latin, sans oublier le recueil de témoignages de marins de passage au port d'Alexandrie, un important centre du négoce transrégional.



Fig. 1 : Carte de l'œkoumène de Ptolémée reproduite par Maxime Planude, ca. 1300 (source : Vatican, Biblioteca apostolica vaticana, Urb.gr.82. Manuscrit numérisé par la Bibliothèque du Vatican : <https://portail.biblissima.fr/ark:/43093/mdatab65a8ac1a06636d398bdbfb5eeebfb342c8682>)



Fig. 2 : Carte ptoléméenne réalisée par Nicolaus Germanus et éditée en 1482 à Ulm (BnF).

Pour notre propos, intéressons-nous à la prise en compte, par les cartographes européens du XV^e siècle, de la projection ptoléméenne de l'« océan Indien » et de sa longue côte asiatique. Elle s'observe par le dessin d'une mer close en guise d'« océan », une mer limitée au sud par un continent austral liant l'Afrique à l'Extrême-Orient.

Si les versions imprimées donnent de la résonance à l'œuvre cartographique de Ptolémée dans un monde de la Renaissance européenne désireux de mieux connaître son milieu proche et lointain, la redécouverte de ce savoir géographique antique est soumise *illico* à la connaissance empirique des expéditions maritimes lusitaniennes. Ainsi, en 1488, soit seulement un peu plus d'une décennie après la première version imprimée, la conception ptoléméenne d'une « mer close » est battue en brèche par le navigateur portugais Bartolomeu Dias qui réussit à contourner la pointe méridionale de l'Afrique et à atteindre les eaux de l'océan Indien. Le modèle affaibli continue pourtant d'avoir des soutiens chez les cartographes, d'autant plus qu'il offre l'opportunité de combler les « *terra incognita* » de leur propre base de données. On observe alors de leur part un effort d'adaptation du cadre ptoléméen au monde moderne. Il en résulte un abandon de ce pont-continent austral et l'émergence du contour des côtes africaines, qui suit les avancées portugaises ; cela étant la longue côte asiatique qui s'étend d'ouest en est demeure marquée par la vision du savant grec : une Inde rectangulaire, accompagnée d'une énorme île, « Taprobane », puis plus à l'est une avancée péninsulaire, « Aurea Chersonesus » (dont on peut supposer qu'elle correspond à la péninsule malaise), et encore plus à l'est, une sorte de péninsule indochinoise difforme, recourbée vers l'occident et qui s'étire au-delà du tropique du Capricorne (comme un restant de cette côte qui clôt la partie orientale de la « mer fermée » dans le classicisme ptoléméen). Cette projection de la côte asiatique peut être observée sur plusieurs mappemondes (cf. **Fig. 3**), ainsi que sur le fameux globe de Martin de Behaim de 1492.



Fig. 3 : Mappemonde manuscrite de Henricus Martellus Germanus, Nuremberg, ca.1490. (British Library)

Avec le basculement définitif des navigateurs portugais dans l'océan Indien et leurs premiers pas sur les côtes occidentales du sous-continent indien à la charnière entre la fin du XV^e et le début du XVI^e siècle, les actualisations se poursuivent, au risque parfois pour les cartographes de dédoubler leur représentation géographique en intégrant des nouveautés issues des expéditions maritimes dans les tracés du savoir antique. La mappemonde de Francesco Rosselli de 1508 est, de ce point de vue, significative : une Inde triangulaire accompagnée de l'île de Ceylan à la bonne proportion dans le sillon des observations portugaises, suivie, dans la lignée ptoléméenne cette fois, d'une Inde rectangulaire avec l'énorme île de « Taprobane », et plus à l'est les deux péninsules parallèles évoquées *supra* (cf. Fig. 4).

Reste qu'une tendance générale s'impose. À mesure que l'expansion portugaise progresse vers l'est, les côtes asiatiques sortent peu à peu des contours de l'antiquité pour être redessinées à partir des observations et des mesures en longitude et en latitude faites à bord des navires lusitaniens. Avec l'arrivée des Portugais à Malacca en 1511, c'est au tour de la zone sudest-asiatique d'entrer dans ce nouveau paradigme cartographique.



Fig. 4 : Mappemonde de Francesco Rosselli, Florence, 1508. (National Maritime Museum, Greenwich)

2°) Le deuxième type de représentation cartographique à circuler durant cette phase pré-« Grandes Découvertes » a moins été étudiée par l'historiographie. Pourtant, comme le souligne Luis Felipe Thomaz dans son travail sur l'océan Indien, « *il serait erroné d'en déduire que Ptolémée a été tout au long du Moyen Âge la grande autorité en matière de géographie.* »⁴ Prenons comme point de départ la mappemonde médiévale de 1321 du cartographe génois, Pietro Vesconte. Une carte circulaire de « l'ensemble du monde connu » qui, pour la première fois, expose la connaissance géographique de l'Occident médiéval au-delà de la Méditerranée et donne à voir les réseaux marchands qui opèrent entre l'Europe et l'Asie centrale, en passant par l'Inde et

⁴ Thomaz, Luis Felipe, « L'invention de l'océan Indien », *Topoi*, supplément 15, 2017, p. 268.

l'Égypte⁵. Sur cette trame, l'océan Indien ne s'inscrit pas dans une « mer fermée », le sud du continent africain est entouré d'eau au-delà du tracé des côtes de la péninsule arabique qui nous est reconnaissable, et le reste de la côte asiatique ne suit pas la projection ptoléméenne (cf. **Fig. 5**). On retrouve ce schéma général pour la carte de Portolano Laurenziano Gaddiano (ca. 1351), celle d'Albertinus de Virga (datée entre 1411 et 1415), de Giovanni Leardo (1452), sans oublier la carte génoise (datée entre 1447 et 1457) qui témoigne de nets progrès en ce qui concerne la toponymie de l'Asie. Pour la première fois, l'île de Ceylan, « Xilana » se distingue de l'énorme masse de « Trapobana » dite « Cimitiera » soit Sumatra (cf. **Fig. 6**).

↑ Est (Orient)

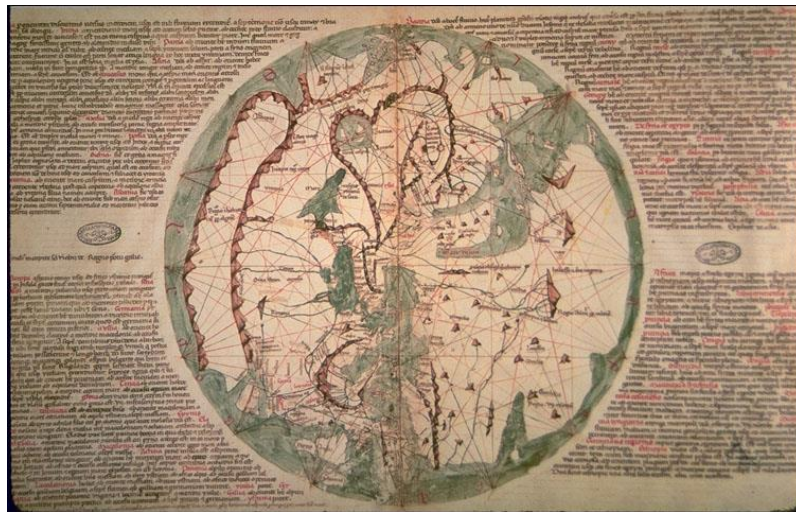


Fig. 5 : Mappemonde de Pietro Vesconte, Venise, 1321, extraite du manuscrit de Marino Sanudo « Liber secretorum fidelium crucis » (British Library)

↑ Nord



Fig. 6 : Carte génoise (ca. 1447 – 1457, Biblioteca Nazionale à Florence)

⁵ Vagnon, Emmanuelle, « 1321. La mappemonde de Pietro Vesconte », [in] Romain Bertrand (éd.), *L'Exploration du monde. Une autre histoire des Grandes Découvertes*, Paris, Le Seuil, 2019, pp. 91-95.

Cette carte génoise a puisé certaines de ses références toponymiques dans le témoignage du marchand vénitien Nicolo de Conti, qui a sillonné l'Arabie et l'océan Indien de 1414 à 1439 (Damas, Bagdad, Ormuz, Cambay, Malabar, Ceylan, Bengale, Birmanie, Java, Sumatra, Bornéo...)⁶. Mais pas autant que la carte de Fra Mauro datée de 1459⁷ et qui est considérée comme l'apex des représentations cartographiques occidentales avant « les Grandes Découvertes », et jusqu'au début du XVI^e siècle (cf. **Fig. 7**).

↑Sud



Fig. 7 : Carte de Fra Mauro (1459 - Biblioteca nazionale Marciana, Venise)

Réalisée à Venise sur un parchemin circulaire de près de deux mètres de diamètre, la carte du moine camaldule Mauro a pour ambition de représenter la somme des connaissances

⁶ De' Conti, Nicolò, *Le voyage aux Indes, présentation par Geneviève Bouchon et Anne-Laure Amilhat-Szary*, Paris, éditions Chandeigne, 2004, 176 p.

⁷ Précisons que la réalisation, à Venise, de ce qui est la commande d'une mappemonde par le roi Alphonse V du Portugal à Fra Mauro, daterait d'après les spécialistes entre 1448 et 1459 ; l'original a été perdu lors de son transport vers le Portugal en 1459. Heureusement, une copie de l'original réalisée à cette même date est conservée à Venise. Cf. Cattaneo, Angelo, « Fra Mauro Cosmographus Incomparabilis and his Mappamundi: documents, sources, and protocols for mapping », [in] Diego Ramada Curto, Angelo Cattaneo & André Ferrand Almeida (éds.), *La cartografia europea tra primo Rinascimento e fine dell'illuminismo*, Firenze, Leo S. Olschki, 2003, pp. 19-48.

occidentales sur le monde⁸ avec ses trois mille inscriptions et ses centaines d'images. De nouveau, la partie australe de l'Afrique, à une époque où aucun Européen ne s'y est encore aventuré, est représentée comme un point de jonction entre l'océan Atlantique et l'océan Indien, accompagnée le long de son versant oriental d'une grande île (certainement Madagascar⁹) ; notons au passage un dessin de navire à la pointe de l'Afrique qui, symboliquement, préfigure le passage d'un océan à un autre par Bartolomeu Dias une trentaine d'années plus tard¹⁰.

À ce stade, on peut légitimement s'interroger sur les influences à l'œuvre pour ce deuxième type de mappemonde, qui de Pietro Vesconte à Fra Mauro, présente des similitudes en ce qui concerne le contour de la côte asiatique, sans oublier cette assurance à entourer l'Afrique par deux océans. *A contrario* du premier type de mappemonde, qui puise son origine chez le cartographe grec Ptolémée, à quelle inspiration cartographique puise ces cartes aux contours inédits ?

Parmi les hypothèses envisageables, on peut avancer celle d'une carte prototype d'origine chinoise, ramenée en Occident par des voyageurs occidentaux revenus de Chine ou par l'intermédiaire de marins arabo-musulmans durant la *Pax Mongolica* (XIII^e- XIV^e siècles), période durant laquelle, sous l'autorité des puissances mongoles, les peuples de l'Eurasie ont échangé des biens matériels comme des idées. L'hypothèse est d'autant moins insolite qu'il existe une copie du XV^e siècle d'une carte coréenne de 1402 conservée actuellement au Japon, elle-même inspirée par deux cartes chinoises du XIV^e siècle depuis perdues. Sur cette carte désignée sous l'abréviation « Kangnido », on voit au centre, la Chine particulièrement prédominante, à l'ouest d'une péninsule coréenne tout aussi surdimensionnée. Sur la gauche, on a une Inde, péninsule quasi continentale, totalement aplatie, puis, encadrant une large étendue d'eau, on trouve le continent africain, et au-dessus, l'Europe, bordée par une Méditerranée de couleur blanche. Une carte qui pourrait paraître familière à celui qui observe la mappemonde de Fra Mauro (cf. **Fig. 8**).

En suivant le fil de cette hypothèse, la carte de Pietro Vesconte du XIV^e siècle a-t-elle été influencée par des cartes chinoises de cette époque qui ont servi de modèle à la carte de « Kangnido » ? Laissons les spécialistes de la cartographie médiévale de l'Occident, du monde arabo-musulman et de la Chine continuer à en débattre, et revenons à la toponymie de l'Asie du Sud-Est continentale sur la carte de Fra Mauro.

⁸ En complément, d'après ses dires, à l'étude de manuscrits de voyageurs occidentaux en Asie accumulés depuis deux siècles (Marco Polo, Odoric de Pordenone, Nicolo de Conti), le moine vénitien a aussi obtenu des renseignements de plusieurs voyageurs qui n'ont jamais écrit de relations, ou dont les relations, si elles existent, sont restées inédites. À cela s'ajoute une lecture critique de textes géographiques antiques (dont Strabon, Pline, Ptolémée) et d'auteurs médiévaux, l'exploitation de la cartographie arabe et, pour finir, l'analyse d'autres mappemondes occidentales et non-occidentales (arabe, voire chinoise). Cf. Gorshenina, Svetlana, « L'image cartographique de l'Asie centrale de Fra Mauro : une synthèse au carrefour de connaissances diverses », *ISIMU*, n° 9, 2006, pp. 57-76.

⁹ On peut supposer que l'inscription de la cité marchande de « Soffala » sur la grande île par Fra Mauro – bien que la cité soit située sur l'actuelle côte du Mozambique – a comme source la cartographie arabe. Sans oublier la référence au récit de Marco Polo, premier européen à évoquer l'île de « Madeigascar » ou « Madagascar », et l'île de Zanzibar. On retrouve d'ailleurs « Macdasui » et « Xengibar » comme deux autres toponymes de la grande île. Cf. Thomaz, L. P., « La découverte de Madagascar par les Portugais au XVI^e siècle », *Archipel*, n° 78, 2009, pp. 153-180.

¹⁰ Le travail de numérisation par le Museo Galileo permet de lire chaque détail de la carte de Fra Mauro. Site en accès libre par ce lien internet : <https://mostre.museogalileo.it/framauro/en/introduction.html>.

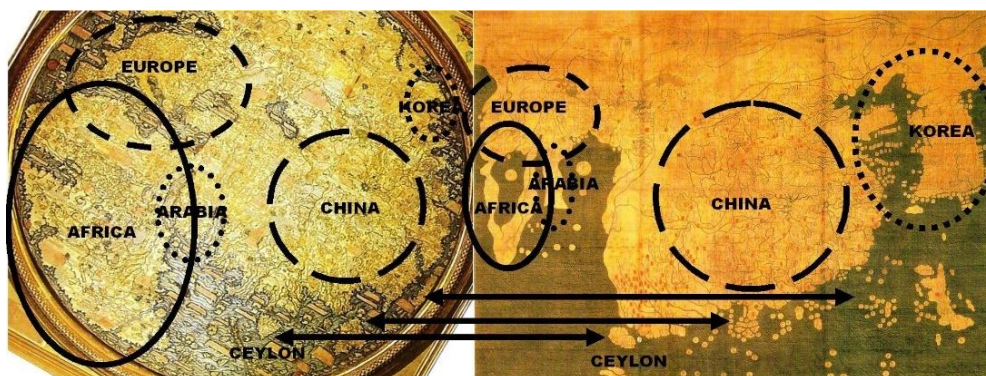


Fig. 8 : Convergences entre la carte de Fra Mauro (1459) et la carte Kangnido (1402). Les deux cartes semblent offrir la même compréhension de « l'Ancien Monde », en dépit de l'inversion des proportions (Europe et Afrique élargies pour Fra Mauro, Chine et Corée hypertrophiées dans la carte de Kangnido. (Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/Carte_Kangnido)

Sur ce point, il ressort que la richesse toponymique du document offre quelques appellations familières aux spécialistes de la zone. Puisant dans les récits de Marco Polo, d'Odoric de Pordenone et de Nicolo de Conti, la carte intègre dans la zone que nous nommerons « zone sud de l'Asie du Sud-Est continentale », au nord-ouest de l'île de Trapobane (Sumatra), d'ailleurs située dans la bonne zone géographique (à la différence de la carté génoise), le royaume du « çampa » (Champa), deux cités royales mônes de Basse-Birmanie, « pàgu » (Pégou) et « marthaban » (Martaban) ainsi que la cité royale birmane de la région de Mandalay, « Tava » (Ava). Ajoutons près du Champa, la cité de « melacha » (Malacca) qui indiquerait l'existence de la ville portuaire au moins dès le milieu du XIV^e siècle (cf. Fig. 10).

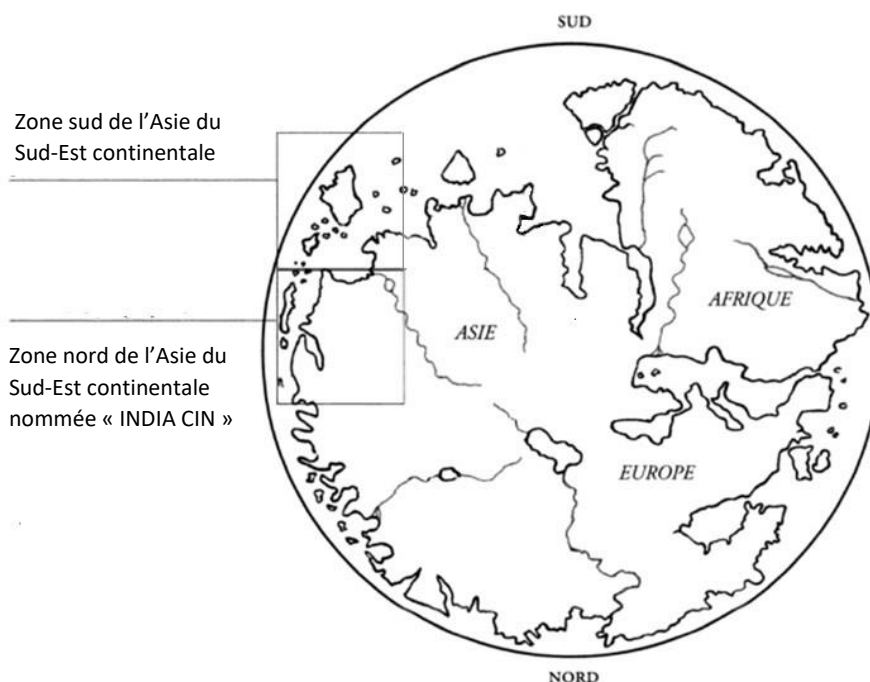


Fig. 9 : Schéma repère de la carte de Fra Mauro



Fig. 10 : Extrait de la carte de Fra Mauro – zone sud de l’Asie du Sud-Est continentale

Au nord de cette zone, dans une région nommée « INDIA CIN » (l’ancêtre du terme « Indochine » ?), Jacques Népote, dans deux articles dédiés à la basse vallée du Mékong, pointe la présence d’une cité royale du nom de « nagari »¹¹. Il établit une corrélation possible entre ce toponyme et la cité d’Angkor. Le contexte historique n’infirmes pas cette hypothèse. Au moment du recueil de l’information, qui a fort pu intervenir des décennies avant l’élaboration de la carte, il est fort possible qu’Angkor ait encore été le lieu de résidence de la cour khmère (les *Chroniques royales khmères* avancent l’année 1431 comme date d’abandon de la cité par le pouvoir royal khmer du fait des invasions siamoises). L’analyse étymologique dans le contexte khmer n’infirmes pas non plus cette hypothèse, tout au contraire. Pour la linguiste et philologue khmère Saveros Pou (Lewitz), Angkor est le résultat de la réduction phonologique du mot sanskrit « *nagara* » (cité, ville)¹². Raison pour laquelle Jacques Népote y voit un nom d’usage de la capitale khmère « Yasodharapura », comme Rome était « Urbs », une appellation qui pouvait être plus facilement mémorisée et transmise par des voyageurs étrangers. Au crédit de cette hypothèse, nous relevons qu’au nord ouest de « nagari », la carte fait référence à une cité royale thaïe rivale d’Angkor, « Sciechutai » (Sukhothai) (cf. Fig. 10 bis).

¹¹ Népote, Jacques, « Géopolitique de la basse vallée du Mékong et aléas de la perception occidentale », *Péninsule*, n° 51, 2005, p. 23 & « Les Portugais, le Cambodge et la vallée du Mékong au XVI^e siècle, logique d’une découverte », *Péninsule*, n° 54, 2007, p. 9.

¹² Lewitz Saveros, « La toponymie khmère », *Bulletin de l’École française d’Extrême-Orient*, t. 53, 1967, pp. 428-429.

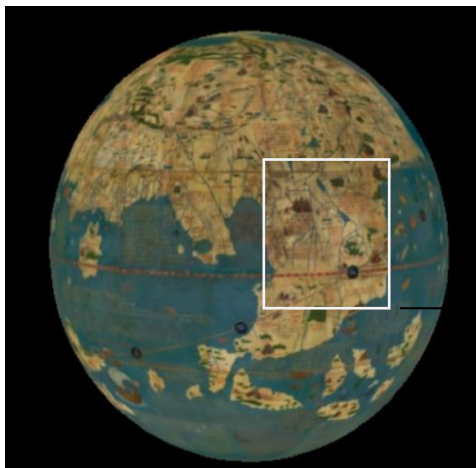


Fig. 10 bis : Extrait de la carte de Fra Mauro – zone nord de l'Asie du Sud-Est continentale

Si « Nagari » est Angkor, alors nous avons ici un premier écho affaibli d'un royaume khmer qui a rayonné sur une bonne part de la péninsule indochinoise durant cinq siècles correspondants au Moyen-Âge occidental ; d'ailleurs, il est étonnant que dans leur pérégrination asiatique, ni Marco Polo (1271-1285) ni Odoric de Pordenone (1316/18-1330) n'aient entendu parler, à leur escale au Champa, du grand royaume angkorien qui, de leur temps, demeure la puissance dominante de la région¹³.

¹³ Un toponyme sudest-asiatique tiré du récit de Marco Polo et relatif à son itinéraire de retour via la voie maritime fait débat entre orientalistes, depuis le XIX^e siècle. Du fait de sa variation orthographique suivant les transcriptions adoptées par les manuscrits qui le mentionnent du XIV^e au XV^e siècle – « Lecac », « Leochar », « Locac », « lochac », « locach », « Soncat », etc. –, le lieu géographique de cette cité varie le long de la péninsule malaise, ou sur l'île de Bornéo, ou encore en péninsule indochinoise, plus précisément en lien avec la cité de Lopburi (« Lvo/Lavo »). C'est du moins la proposition avancée par Paul Pelliot qui avançait l'équation toponymique : « Lochac = *Lā-yuk < *Lavok » (Pelliot, Paul, *Notes on Marco Polo, ouvrage posthume publié sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et avec le concours du Centre national de la Recherche scientifique*, Paris, Imprimerie nationale / Librairie Adrien-Maisonneuve, vol. 2, 1963, pp. 766-770]. Ce serait alors une référence à la géographie angkorienne au second degré, Lopburi ayant été une cité-province sous domination angkorienne, jusqu'au milieu du XIV^e siècle où elle bascula dans l'orbite siamoise d'Ayutthaya. Mais ce raisonnement, il est vrai ténu (et limité à la seule approche philologique), a été mis à mal par l'étude de Paul Wheatley. Dans son article, « Lochac Revisited » (*Oriens Extremus*, vol.16, 1969, pp. 85-110), il propose de manière convaincante de positionner « Lochac » au niveau de l'ancienne cité-marchande de « Lawak/Laue », près de l'actuelle rivière Kapuas, dans la région du Kalimantan (sur l'île de Bornéo).

Enseignante du khmer à l'INALCO, ni historienne ni cartographe, mais simplement curieuse et attentive, Martine Piat (1928-1976) avait eu elle aussi le bonheur de s'intéresser à ces représentations cartographiques sous-exploitées. En 1973, elle publie une note de deux pages avec pour titre : « Note sur la première apparition du Cambodge dans la cartographie européenne »¹⁴. Se basant sur le travail d'inventaire cartographique d'Albert Kammerer¹⁵, elle repère sur un fac-similé du globe de Martin de Behaim daté de 1492¹⁶, à l'est de l'Inde, près de Ciamba (Champa), un toponyme, « Loach », qui fait référence à la cité de Lovêk/Longvêk, accompagné du commentaire « das Lant hat drey konik » [« Le pays qui a trois rois »¹⁷]. Au-dessus de ce toponyme, à droite, une inscription « konikreich kambaja » [« royaume de Kambaja »] (cf. Fig. 12).



Face du globe représentant le continent asiatique. Suivant le modèle de la projection ptoléméenne, à l'extrême orient, on retrouve cette péninsule indochinoise difforme et recourbée vers l'occident et qui s'étire au-delà du tropique du Capricorne. C'est sur cette masse de terre que sont positionnés « Loach » et « Kambaja ».

Fig. 11 : Représentation en 3D du globe de Martin de Behaim (1492) – Bibliothèque nationale de France (BnF) [<https://www.bnf.fr/fr/mediatheque/globe-de-behaim>]

¹⁴ Piat, Martine, « Note sur la première apparition du Cambodge dans la cartographie européenne », *Bulletin de la Société des Études Indochinoises*, N.S., T. 48, n° 1, 1973, pp. 119–120.

¹⁵ Kammerer, Albert, *La mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie aux XVI^e et XVII^e siècles et la Cartographie des portulans du monde oriental. Etude d'histoire et de géographie historique. Tome II. Les guerres du Poivre, Deuxième partie*, Le Caire, Société Royale de Géographie d'Égypte, 1935, pl. CXXI.

¹⁶ Plus ancien globe terrestre conservé, il est l'œuvre d'un marchand et cosmographe allemand originaire de Nuremberg, Martin de Behaim. Employé par la cour royale portugaise pour participer au grand projet d'établir une voie maritime le long de la côte occidentale de l'Afrique pour atteindre les réseaux d'échanges commerciaux de l'océan Indien, il réalise son globe avant la découverte de l'Amérique, qu'il ne représente donc pas, mais intègre certaines des dernières découvertes maritimes portugaises (jusqu'en 1486). Son globe s'inscrit dans la projection ptoléméenne du monde adapté aux nouvelles connaissances maritimes et incorpore des toponymes du récit de Marco Polo (tel l'île de « Cipango » entre la côte asiatique et la côte européenne). Cf. Ravenstein, Ernst, *Martin Behaim. His Life and his Globe*, Londres, G. Philip & son, Ltd. 1908, 122 p.

¹⁷ L'anthropologie politique nous enseigne que le fonctionnement de la royauté cambodgienne s'adosse à plusieurs personnages royaux aux pouvoirs complémentaires ou conflictuels. Il peut y avoir un *Mohareach* (roi) qui assume les fonctions rituelles et un *Upayuvareach* (celui qui a abdicé mais qui demeure aux côtés du roi) qui exerce la réalité du pouvoir et un *Upareach* (prince en posture de régner). Une variante de cette configuration a eu lieu durant la période 1955-1960 avec l'*Upayuvareach* Norodom Sihanouk et le *Mohareach* Norodom Suramarit (son père). L'histoire du Cambodge offre d'autres exemples analogues. Ce rappel des « trois rois » peut aussi s'expliquer, dans le contexte du Cambodge post-angkorien, par une recrudescence du factionnalisme au sein de la Couronne khmère (pour une illustration dans l'histoire du XVII^e siècle, v. Mikaelian, Grégory, *La royauté d'Oudong. Réforme des institutions et crise du pouvoir dans le royaume khmer du XVII^e siècle*, Paris, PUPS, 2009, 374 p.). Quoiqu'il en soit, le vecteur de cette information sur le globe de Martin de Behaim semble être au fait des réalités cambodgiennes de son époque.

En apparence anodine, cette confirmation est en réalité fondamentale : compte tenu du vieux débat sur les manuscrits de Marco Polo (cf. note 13), on pouvait jusqu'ici légitimement arguer que le « Loach » situé à l'intérieur de la péninsule indochinoise sur le globe de Behaim n'était autre qu'une des nombreuses variantes toponymiques retranscrites dans les manuscrits du récit de Marco Polo, lorsqu'il évoque son départ des îles de « Sandur et Candur » (que d'aucun ont rapproché des îles de Poulo Condor) vers cette fameuse cité de « Lecac », « Leochar », « Locac », « lochac », « locach », etc. Fondé jusqu'ici sur une seule base cartographique, l'argumentaire de Martine Piat faisant de « Loach » la première mention de la cité de Lovêk à la fin du XV^e siècle en eut été dédit, et le récit des *Chroniques*, qui ne la fait émerger que dans les années 1530, conforté. Le « Loach » en question est donc bien notre Lovêk, et doit être bien distingué du toponyme évoqué dans les manuscrits de Marco Polo. On notera à ce propos que le marchand vénitien donne lui-même des éléments qui affaiblissent fortement l'hypothèse d'une localisation de celui-ci en péninsule indochinoise. Il précise en effet que pour atteindre cette cité depuis les îles de « Sandur et Candur », son navire vogue durant cinq cents « miles » (soit environ 800 km) et sous le vent du sud-est (« sceloc » = Sirocco). Deux arguments nautiques, parmi d'autres, qui amènent Paul Wheatley à privilégier les côtes de l'île de Bornéo, en tout cas à exclure la localisation de cette cité dans la vallée du Mékong, voire plus à l'ouest dans la vallée du Ménam (thèse, on s'en souvient, de Paul Pelliot, qui l'identifiait à Lopburi). Pour conclure sur ce point, en ouvrant sur la nécessité et le profit que l'on peut trouver à s'intéresser de près aux représentations cartographiques, interrogeons-nous sur le fait qu'aucun témoignage des voyageurs occidentaux de cette époque ne fait référence au « royaume de Kambaja » en Asie du Sud-Est. Martin de Behaim est le seul à le faire, de surcroît à proximité de « Loach », dont il est le premier à nous révéler l'existence. Par quel biais ? La question demeure.

Sur ce, continuons à suivre les pas empruntés par Martine Piat sur le chemin de Lovêk. Il nous apparaît que le globe de Martin de Behaim n'est pas un signal isolé ; un autre écho de la cité royale khmère est perceptible sur un autre globe de la même époque.

Ironie du sort, c'est en puisant aux mêmes outils que Martine Piat, dans la même étude cartographique de Kammerer, que l'on remarque, sur une représentation du globe terrestre dit « de Laon », bien visible, le toponyme de « Loac »²² (cf. **Fig. 13**). Les données utilisées par Kammerer proviennent pour l'essentiel d'un article d'Armand d'Avezac, géographe, garde des archives du ministère de la Marine, secrétaire général de la Société de géographie et auteur de plusieurs publications sur les récits de voyage au Moyen-Âge et sur les « Grandes Découvertes ». Son article sur le globe de Laon est publié la même année que sa découverte, en 1860²³. On peut y lire que le globe a été déniché par un collectionneur dans un bric-à-brac de la ville de Laon et que l'auteur de l'article a été sollicité pour expertiser l'objet en question. C'est, à le lire, un petit globe en cuivre de 17 cm de diamètre qui était intégré dans un mécanisme d'horlogerie astronomique.

²² Kammerer, A., *op.cit.*, p. 359.

²³ D'Avezac, Armand, « Sur un globe terrestre trouvé à Laon, antérieur à la découverte de l'Amérique », *Bulletin de la Société de géographie*, t. 20, 1860, pp. 398-424.

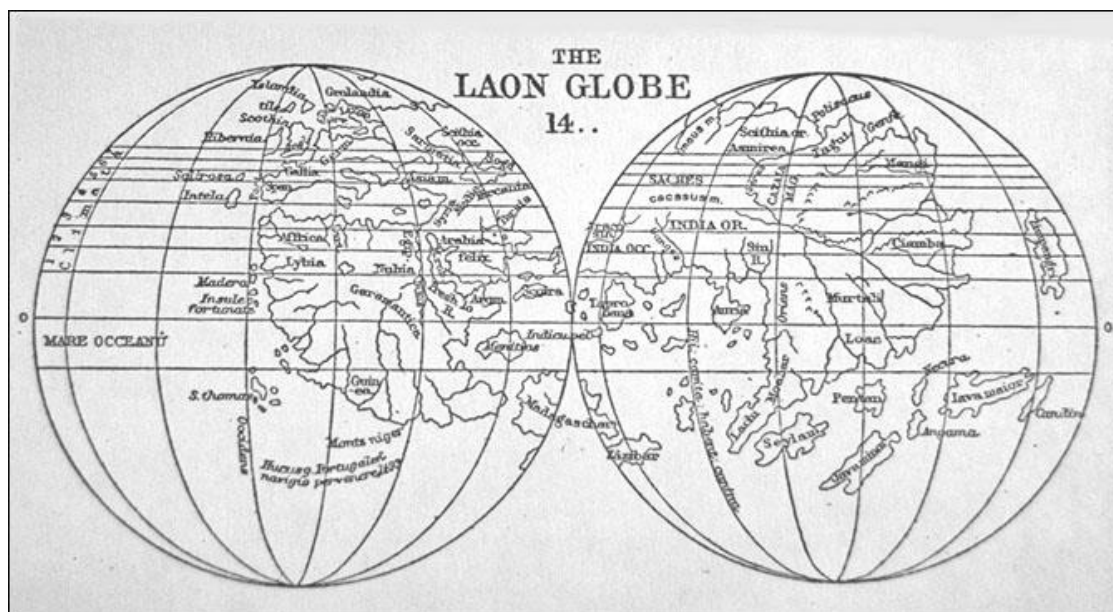


Fig. 13 : Projection synoptique à plat du globe de Laon, Kammerer, 1935, p. 359.

Remarquons que le tracé des continents suit un double modèle. Pour le continent africain, il semble reprendre la forme présente sur la carte de Fra Mauro. Deux précisions supplémentaires accompagnent la partie australe de l'Afrique : la grande île est nommée « Madagaschar », et elle est suivie cette fois d'une petite île « Zazibar » ; enfin, une annotation est inscrite au-dessous du « Mons niger » sur la coté occidentale africaine : « Huc usque Porlugalenses navigio pervenere 1493 (jusqu'ici sont parvenus les Portugais en 1493) ». Pour ce qui concerne l'océan Indien et son contour asiatique, on perpétue le modèle ptoléméen avec une variante : une géographie inversée par rapport à deux grande îles, l'île de « Trapobane » au-dessus d'une Inde aplatie, et l'île de « Seilam » à l'est de la côte indochinoise difforme.

Tous ces ajouts, « Madagaschar », « Zazibar », la position inversée de « Trapobane » et de « Seilam », ainsi que l'annotation au niveau du « Mons niger », se retrouvent également sur le globe de Martin de Behaim. À la différence près que le texte de Behaim est plus détaillé sur cette expédition maritime menée par Diégo Caô et dont l'auteur précise qu'il aurait été partie prenante²⁴. L'orfèvre qui a fabriqué ce globe s'est-il inspiré du travail de Martin de Behaim ? Sans être affirmatif, on peut le supposer²⁵. Il a conçu ce globe comme un objet d'art et un objet de curiosité plus que comme un objet de savoir géographique ; la petite taille du globe le démontre. Dans ce cadre réduit, il a dû faire des choix. La légende détaillée de Behaim au niveau du « Mons niger » sur l'expansion la plus australe faite par les Européens²⁶ (à ce moment, la nouvelle du contournement de la pointe africaine par Bartolemeu Dias en 1488 reste bien préservée par les Portugais, même de l'oreille de Martin de Behaim) est synthétisée sur le globe de Laon par cette courte phrase « jusqu'ici sont parvenus les Portugais ». « 1493 » pourrait vouloir signifier qu'au

²⁴ Une affirmation totalement réfutée par l'étude de Ravenstein qui s'appuie sur le silence des sources portugaises et l'incohérence des dates entre la présence de Martin de Behaim à Lisbonne et le temps de l'expédition de Diégo Caô. Cf. Ravenstein, E., *op.cit.*, pp. 24-30.

²⁵ En l'absence d'un historique de ce globe et de son cheminement, constatons simplement que la ville de Laon se situe dans l'est de la France, qui se situait au début du XVI^e siècle aux portes du duché de Lorraine, un territoire qui accueillait un important centre d'imprimerie cartographique, le Gymnase vosgien de Saint-Dié ; celui-ci étant lui-même en contact avec les écoles cartographiques germaniques via la cité de Strasbourg.

²⁶ Les données historiques précisent que la date d'arrivée au « Mons niger » (actuel Cape Cross, en Namibie) par l'expédition de Diégo Caô est le 18 janvier 1486.

moment de la conception du globe, cette situation n'a pas évolué (on peut penser que l'artisan du globe, tout comme Martin de Behaim et bien moins que lui encore, n'est pas au fait des dernières avancées maritimes portugaises). Dès lors, on aurait une date pour ce globe, 1493 ; mais sans aucune certitude. Car depuis le travail d'Armand d'Avezac²⁷, il y a plus d'un siècle et demi, aucune étude n'a été entreprise par des spécialistes pour parfaire notre compréhension de ce globe. Une situation qui risque malheureusement de durer. En effet, si dans son article de 1908, Ravenstein précise que le globe a été déposé au *Dépôt des planches et cartes de la marine*, à Paris²⁸, une recherche récente dans la collection du *Service hydrographique de la Marine* de la Bibliothèque nationale de France et dans celle du Service Historique de la Défense (SHD) installé au château de Vincennes, qui conserve les collections du Service historique de la Marine, ne donne aucune indication sur sa conservation en ces lieux²⁹.

Dès lors, à défaut de pouvoir étudier l'objet physique, reportons-nous vers le dessin conservé à la BnF et qui représente la projection synoptique du globe fait en 1860 à la demande d'Armand d'Avezac (cf. **Fig. 14**). Dans le tri toponymique concernant l'Asie du Sud-Est continentale, on trouve bien à côté de « Murfuli » et « Ciamba », « Loac » (cf. **Fig. 14 bis**).



Fig. 14 : Projection synoptique cordiforme du globe terrestre de Laon (ca. 1493)

Source BnF : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8492066x>

²⁷ Signalons ce fait passé sous les radars de la khmérologie : dans sa description succincte des toponymes inscrites sur le globe, en abordant « Loac » (note 5, pp. 413-415), il s'appuie sur des « commentateurs » (on aurait bien voulu les connaître) qui lui ont suggéré la relation entre ce toponyme et le « Loech » du dominicain portugais Gaspard da Cruz. Quoiqu'il en soit, pour les études khmères, cette connexion est posée dès 1860. Dans l'ouvrage de Kammerer, la notice sur le globe de Laon est juste avant celle de Martin de Behaim (pp. 359-360 / pp. 360-361 avec pl. CXLI à CXLIII). Il nous paraît improbable que Martine Piat n'ait pas vu le « Loac » de Laon. L'article de d'Avezac cité dans Kammerer, et surtout cette note 5, l'a-t-elle éclairé pour faire le lien entre « Loach » et « Longvêk » pour le globe de Martin de Behaim, sans toutefois traiter le globe de Laon jugé plus problématique car resté à l'état de dessin ?

²⁸ Ravenstein, E., *op.cit.*, pp. 57. Précisons que le *Dépôt* est devenu en 1886 le *Service hydrographique de la Marine*.

²⁹ Un constat confirmé par les services du *Département des Cartes et plans* de la BnF (courriel du 14/11/2022). En clair, il est, jusqu'à nouvel ordre, perdu.

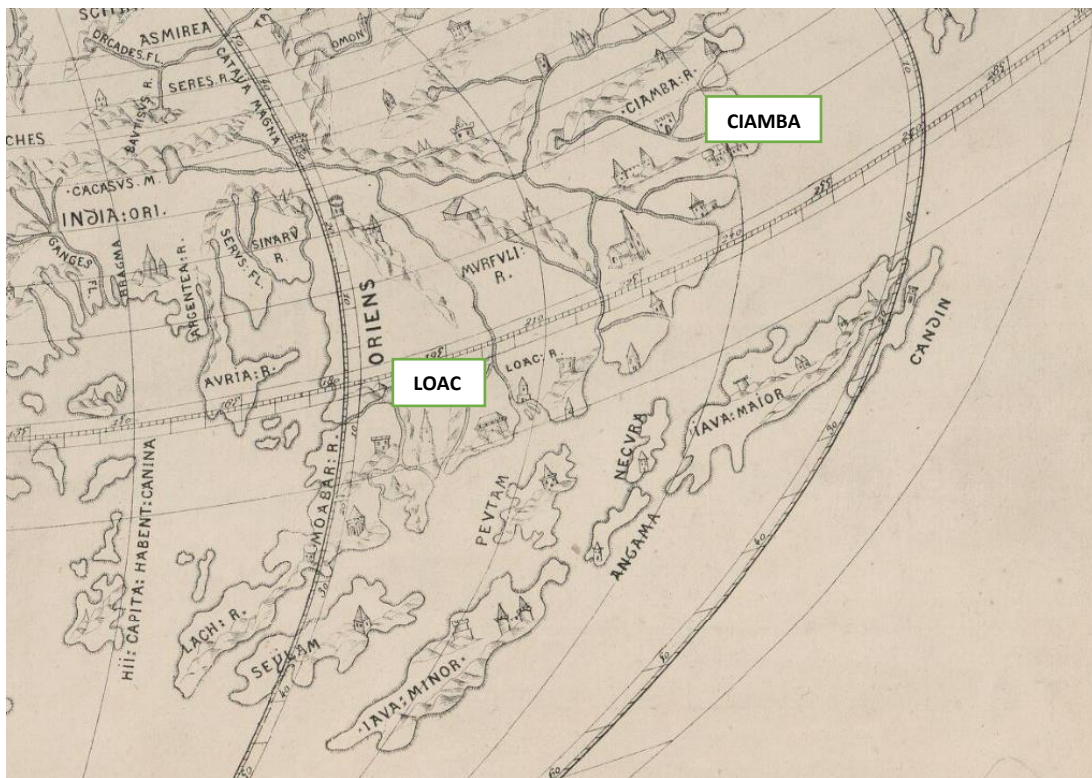


Fig. 14 bis : Zoom sur l'Asie du Sud-Est représentée sur le fac-similé de la BnF du globe de Laon

Dans la série des questions que soulèvent ces documents et des hypothèses qu'elles suggèrent, finissons par nous interroger sur les sources de ces informations cartographiques sur ce lointain pays khmer, pour le travail de Fra Mauro aussi bien que celui de Martin de Behaim.

1. Fra Mauro réalise sa mappemonde entre 1448 et 1459 à Venise, la grande cité marchande en connexion depuis trois siècles avec les réseaux d'échanges commerciaux terrestres et maritimes provenant des pays orientaux et extrême-orientaux ; un lieu par conséquent propice où puiser de la matière pour cartographier le monde (cf. note 8). En inscrivant sur sa grande carte, « Nagari » et « Sciechutai », cités royales, l'une khmère, l'autre thaïe, qui au XV^e siècle, nous le savons, sont toutes en butte aux assauts de la puissance régionale montante, le royaume siamois d'Ayutthaya, le moine vénitien nous donne une piste possible sur l'informateur de cette région. *Primo*, d'après les *Chroniques* khmères et thaïes, Angkor est défait en 1431, Sukhothaï, en 1438. *Secundo*, au moment de l'élaboration de la carte, réside aussi à Venise un personnage qui a voyagé durant vingt-cinq années du Proche-Orient à l'Asie du Sud-Est en passant par le monde indien (de 1414 à 1439), Nicolo de Conti. Dans les décennies 1420 et 1430, il se trouvait dans le bassin de l'Irrawady puis en escale au Champa pour son voyage de retour en Occident. En clair, une présence en Asie du Sud-Est contemporaine des derniers feux des deux cités royales, dont il a certainement entendu évoquer les noms lors de ses conversations avec les élites locales. *Tertio*, on sait que l'esprit critique de Fra Mauro est attentif au témoignage écrit de son compatriote vénitien, et rien ne s'opposait donc à un dialogue entre les deux hommes au bénéfice du projet cartographique. De fait, si les références sur la carte aux cités mônes et birmanes proviennent nettement du vécu de Nicolo de Conti, celui-ci aurait tout aussi bien pu indiquer directement à Fra Mauro, en sus, les cités d'Angkor et de Sukhothaï.

2. Martin de Behaim réalise son globe à Nuremberg, un haut-lieu de l'humanisme allemand, en particulier pour le savoir géographique. Tout comme Behaim, le cartographe allemand Henricus Martellus Germanus (nom latinisé de Heinrich Hammer en allemand) est né et a vécu dans cette ville. Cependant, Martellus, de 1480 à sa mort en 1496, s'est installé et a travaillé à Florence. Il a entre autres publié un manuscrit à Nuremberg, *Insularium Illustratum* (« Livre Illustré des Îles »), avec des cartes des îles de la mer Égée et d'autres îles, avec quelques cartes régionales et une carte du monde (cf. **Fig. 3**). Il est surtout connu pour son grand planisphère mesurant 202 centimètres sur 122, composé aux alentours de 1490, et actuellement conservé à l'université de Yale. Le travail de Martellus nous intéresse car c'est un travail qui est connu de son compatriote Martin de Behaim, au point, nous le pensons, de s'y référer pour concevoir son propre globe terrestre. Pour cette raison, revenons au grand planisphère de Martellus (cf. **Fig. 15**).

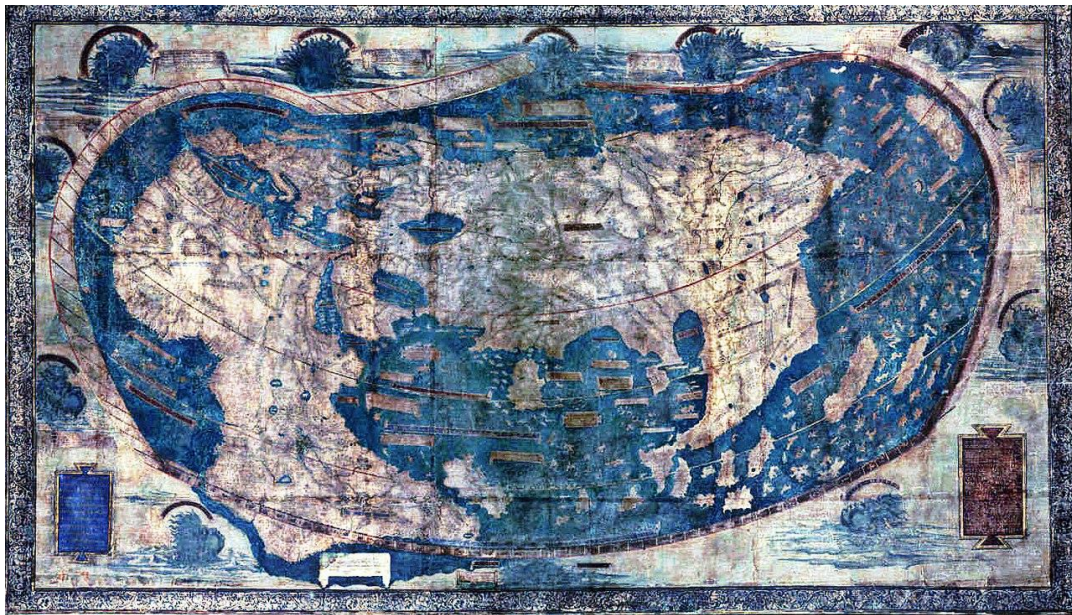


Fig. 15 : Planisphère de Henricus Martellus Germanus (ca. 1490), conservé à l'université de Yale

Après plus de cinq cents ans d'existence, l'état de la carte s'est dégradé, les textes se confondent avec les couleurs d'arrière-plan, rendant illisible une série d'inscriptions, en particulier celles qui se trouvent dans la région qui nous intéresse. En 2015, l'université de Yale a procédé à l'emploi de techniques d'imageries scientifiques qui ont permis de décrypter les inscriptions manuscrites devenues opaques. Un site internet mis à la disposition du public permet de visualiser la carte avant et après les traitements par analyse multispectrale, ce qui permet de mieux l'exploiter³⁰. C'est ce que nous avons fait pour la même zone que celle du globe de Behaim indiquant « Loach » (cf. **Fig. 15 bis**).

³⁰ <https://www.jack-reed.com/projects/martellus/sidebyside/>



Zone illisible qui sera agrandie dans l'image suivante et traitée par analyse spectrale



Après traitement, apparaît lisiblement la cité de « Loacach .c regalis / Loacach cité royale » avec un dessin de palais. Au-dessus, un bandeau diagonal précise : « LOACACH REGNU »



Fig. 15 bis: De « Loacach » (ca. 1490) à « Loach » (1492) ?

Le résultat est assez saisissant. Émerge sous la croûte de suie et de pigments de couleur, pour la zone qui nous concerne, « Locach c. regalis » / « Locach, la cité royale », toponyme accompagné au-dessus d'un cartouche en oblique portant la légende : « LOACACH REGNU ». La tentation est grande de voir dans le « Loach » de Behaim apparu quelques années plus tard une continuité logique, voire une reproduction à peine modifiée du « Loacach » de Martellus. Pourtant, l'intérêt de cette piste mérite d'être grandement relativisée. *Primo*, il n'y a là, à la différence du globe de Behaim, aucune référence spécifique pouvant identifier avec certitude le pays khmer (cf. « Kambaja » et « les trois rois ») ; *secundo*, cette cité est placée près des côtes et non à l'intérieur des terres ; *tertio*, le fameux planisphère de 1507, publié sous la direction du cartographe Martin Waldseemüller à Saint-Dié-des-Vosges, sur lequel est dessiné le balcon occidental du « Nouveau Monde » avec une première mention du mot « America », mais qui est resté d'un classicisme ptoléméen pour la partie de l'océan Indien oriental qui nous intéresse, reproduit les côtes de l'Extrême-orient sur le modèle du planisphère de Martellus, et du coup place à la même position un « Loach » côtier suivi d'une légende qui reprend quelques annotations de Marco Polo sur ce royaume de « Lecac », « Leochar », « Locac », « lochac », « locach », etc. (cf. **Fig. 16**).

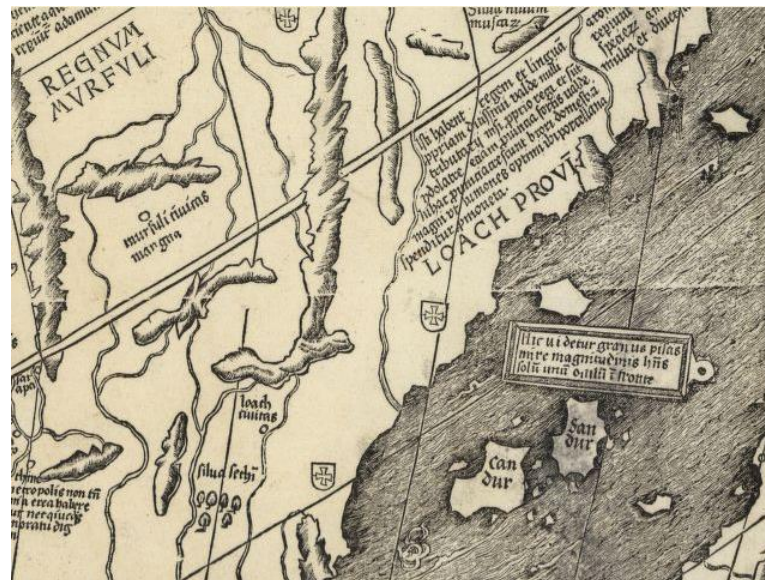


Fig. 16 : Le planisphère de Martin de Waldseemüller de 1507 est connu et largement diffusé. Zoom sur « Loach provi » et sa légende attitrée.

Il ressort donc que le « Locach » de Martellus, repris par le « Loach » de Waldseemüller avec une légende significative pour, nous semble-t-il, contredire Behaim, se rattache au toponyme du récit de Marco Polo, faisant fi pour cela des indications nautiques du marchand vénitien ; d'où, un positionnement spatial sans aucune référence au pays khmer. En contrepoint, la singularité du « Loach » de Martin de Behaim apparaît comme d'autant plus évidente, lui qui s'inscrit dans un triptyque faisant clairement référence au Cambodge : un « Loach » à l'intérieur des terres (= Lovêk), la fonctionnalité royale incarnée par plusieurs personnages, et enfin le distinctif royaume de « Kambaja », triptyque qui interpelle d'autant plus que le vecteur de l'information, connu du nurembergeois, demeure pour nous mystérieux.

Il faudra attendre 1527 et le planisphère de Diego Ribeiro après l'installation des Portugais à Malacca en 1511 et la circumnavigation autour du globe réalisée par l'équipage survivant de

Magellan en 1522, pour que la référence au Cambodge soit de nouveau inscrite sur une carte occidentale, en l'espèce « canboja »³¹. Un nouveau regard géographique basé dorénavant sur la maîtrise de l'espace maritime par les Européens reconfigure la cartographie ancienne de l'Asie du Sud-Est, soit mille cinq ans de tâtonnements en matière de représentation spatiale. Le contour de la péninsule indochinoise prend forme, le royaume du Cambodge est positionné géographiquement à sa place et entre dans la stratégie géopolitique régionale des nouveaux intervenants dans la région. Dès lors, le Cambodge, aussi par l'intermédiaire des cartes, intègre le cours de l'histoire moderne occidentale (cf. Fig. 17).

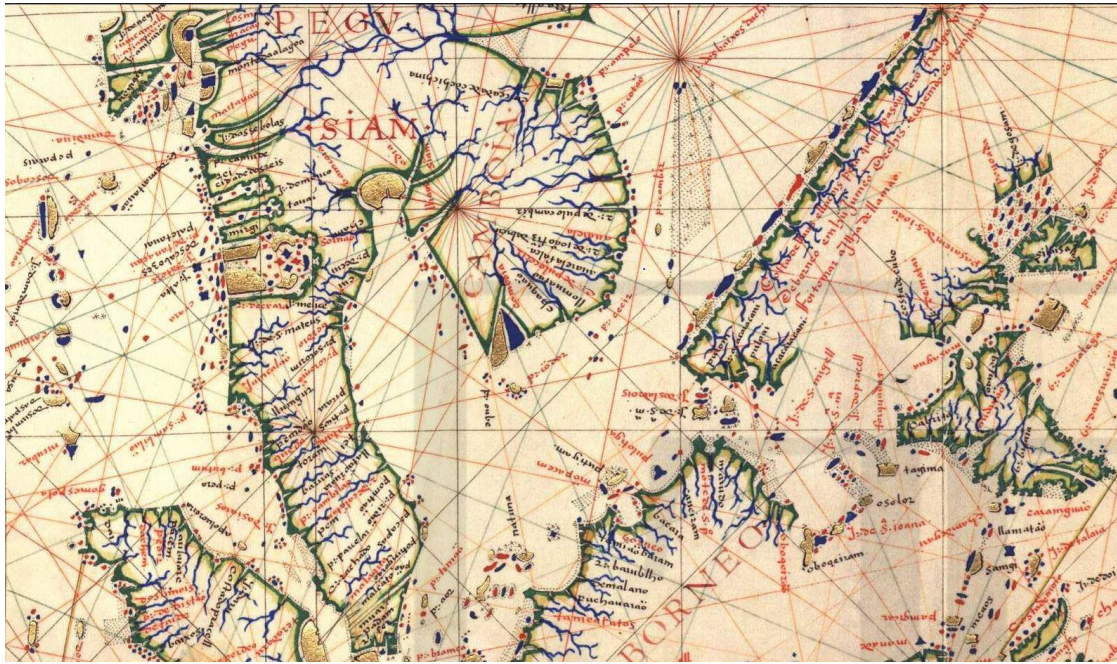


Fig. 17 : Fernão Vaz Dourado : carte de l'Asie du Sud-Est de l'Atlas de 1571 (Source : Torro do Tombo) -

³¹ Cf. Abdoul-Carime, Nasir, « À travers la cartographie occidentale de la péninsule indochinoise (XVI^e - XIX^e siècles), 2023, 19 p., en ligne sur le site de l'AEFEK : <https://www.aefek.fr/lecturecartographique.html>.